

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Pierre SÉVIGNY, *Le grand jeu de la politique*

par Vincent Lemieux

Recherches sociographiques, vol. 6, n° 3, 1965, p. 335-336.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/055288ar>

DOI: 10.7202/055288ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

de son analyse. À cette même époque, l'électeur conservateur est plus caractérisé par la fortune, la formation universitaire et la profession. Diefenbaker, en 1958, fera éclater ces cloisons et réalisera un consensus assez étonnant, avec une majorité absolue dans les provinces des Prairies, l'Ontario, et les Maritimes, et avec presque la moitié des voix dans le Québec (49.6 pour cent) et la Colombie britannique (49.4 pour cent). Le ressac de la vague conservatrice, on s'en souvient, ne retiendra que le vote des agriculteurs et des « économiquement faibles ».

On ne saurait passer sous silence deux réserves qui touchent l'ensemble de l'étude. Regenstreif se livre à des comparaisons sous forme de pourcentages d'après des échantillons qui portent sur trente, vingt et parfois moins de dix personnes interrogées. C'est vraiment forcer un peu la note . . . Il faut néanmoins lui reconnaître l'honnêteté d'avoir mis le lecteur au courant de la nature de ces échantillons. Mais c'est au niveau de l'explication que l'auteur se montre le plus faible. Un bon nombre de ses tentatives d'interprétation semblent fort contestables. En voici quelques-unes au hasard : les Canadiens français, « groupe minoritaire », ont tendance à appuyer le parti le plus favorisé afin de ne pas être mis à l'écart ; en 1958, les électeurs du Québec furent particulièrement sensibles au « New Canadianism » de Diefenbaker parce que celui-ci s'opposait aux investissements massifs en provenance des États-Unis ; les électeurs de banlieue sont plus versatiles que ceux de milieux ruraux parce qu'ils sont plus exposés aux différents courants d'idées . . .

Malgré ses lacunes, *The Diefenbaker Interlude* n'est pas complètement dépourvu d'intérêt. Les premiers chapitres serviront à situer quiconque n'a pas vécu ce rendez-vous manqué du leader conservateur.

André-J. BÉLANGER

Département de science politique,
Université Laval.

Pierre SÉVIGNY, *Le grand jeu de la politique*, Montréal, Les Éditions du Jour, 1965, 347 p.

Après sa défaite aux élections fédérales de 1963, M. Pierre Sévigny a eu l'excellente idée d'occuper ses loisirs à la rédaction de cet ouvrage. Il en résulte un récit captivant de ce que fut la politique au Canada, de la fin de 1956 au début de 1963. Plus précisément, c'est le destin du parti conservateur, de son chef, de ses principaux personnages et de Pierre Sévigny lui-même qui est raconté dans des pages dont l'écriture est nette et le déroulement aisé.

Certains portraits sont tout à fait saisissants, dont celui de John Diefenbaker qui se précise tout au long du livre. Nous y découvrons peu à peu un homme plus complexe qu'on ne l'imagine et dont la clé nous échappe toujours. L'amitié de l'auteur pour Maurice Duplessis nous vaut également quelques pages assez remarquables sur l'ancien premier ministre du Québec. Ainsi cet épisode, survenu au lendemain du congrès où John Diefenbaker fut choisi du parti conservateur :

« Le samedi matin, la sonnerie du téléphone me réveilla à huit heures. Une voix nasillarde qui m'était familière m'accueillit très amicalement. C'était le premier ministre du Québec . . . J'entendais le tintement des couteaux et des fourchettes sur les assiettes et je supposai qu'il achevait son petit déjeuner. À l'arrière-plan, je reconnaissais la musique de Victor Herbert, et les voix de Nelson Eddy et Jeannette MacDonald chantant bêtement *Sweetheart* de l'opérette *Maytime*. Je savais que le célèbre politicien de Trois-Rivières aimait d'autant plus la musique qu'elle était *fortissimo* . . . Maurice Duplessis commença par me dire que le congrès avait été un spectacle intéressant qui lui rappelait une bonne pièce de patronage, mal jouée par des gentils enfants qui savaient leur rôle par cœur, mais ne comprenaient pas un mot de ce qu'ils disaient. À cette blague d'un goût douteux, il ajouta que s'il était évêque il surveillerait attentivement le jeune Fulton qui avait l'air d'un étudiant qui apprenait son catéchisme et qui promettait beaucoup. Puis il me dit qu'après avoir écouté

Donald Fleming et John Diefenbaker (l'un Baptiste et l'autre membre éminent de l'Église unie), il saurait désormais apprécier l'Armée du Salut qui ne faisait de mal à personne avec ses trompettes . . . Enfin, il m'annonça qu'il avait mis au rancart le projet de construire un immense asile d'aliénés pour les conservateurs : après une longue séance, en effet, les membres de son cabinet avaient jugé à l'unanimité que le conservatisme était une forme très bénigne de folie, qui ne pouvait pas inspirer et ne requérait pas l'usage de la camisole de force. »

« Soudainement il changea de ton et devint extrêmement sérieux. John Diefenbaker, d'après lui, avait fait deux discours remarquables qui démontraient sa foi en l'avenir du Canada et prouvaient qu'il appréciait à leur juste valeur les relations qui devaient exister entre les gouvernements fédéral et provinciaux. L'homme était sincère, dit-il, et c'était un vainqueur-né . . . Il m'invita à passer le soir à son bureau à Québec, au début de l'année, et me souhaita de joyeuses Pâques malgré que nous approchions de Noël. Ainsi prit fin cette conversation étonnante avec un homme qui ne l'était pas moins » (59-60).

En plus de ces portraits toujours lucides, on trouve dans le livre des aperçus sur l'organisation des Conservateurs dans le Québec, les réunions du cabinet sous Diefenbaker, les tâches de toutes sortes d'un député et d'un ministre, les relations entre la politique fédérale et la politique provinciale, etc. Pour les spécialistes de la science politique, ce sont là des données utiles qui viennent confirmer ou infirmer ce qu'enseigne l'observation plus détachée, mais aussi plus lointaine des mêmes faits.

Ce livre révèle aussi un homme pour qui la politique est vraiment un « grand jeu », mais pas plus. Homme complexe lui aussi, qui semble avoir vécu les années qu'il nous raconte avec une froide passion en même temps qu'avec un certain détachement très aristocratique. On boit beaucoup dans ce livre (où les « minutes de vérité » arrivent après le troisième ou quatrième verre). On se retrouve souvent au Ritz et dans les bons hôtels et le confort des maisons est plus d'une fois évoqué. Ne nous plaignons pas de ce que la vie ait ainsi favorisé M. Pierre Sévigny, puisqu'elle a permis ce livre important, aussi juste que peuvent l'être les mémoires d'un homme politique, où percent seulement parfois quelques manies de l'auteur dont celle, par exemple, de faire comme si dans sa lucidité il avait toujours ou à peu près toujours prévu la suite des événements.

Surtout, ayons confiance, la carrière politique de M. Pierre Sévigny n'est certainement pas terminée, et le succès de son premier livre l'incitera sûrement à en écrire d'autres. Et espérons qu'il en sera de ces mémoires comme de l'alcool : c'est-à-dire qu'ils deviendront de plus en plus « vrais » à mesure qu'il récidivera . . .

Vincent LEMIEUX

*Département de science politique,
Université Laval.*

Frederick ELKIN, *La famille au Canada : données, recherches et lacunes du savoir sur les familles au Canada*, Ottawa, Congrès canadien de la famille, 1964, 208 p.

À un moment où les chercheurs se doivent de tenir compte des travaux déjà effectués dans divers milieux et où les recherches sur la famille occupent un rang privilégié, l'ouvrage du professeur Elkin a le mérite de donner des cadres à plusieurs de ces dernières.

C'est la famille en tant qu' « elle existe et fonctionne dans le contexte d'une société qui, au cours des récentes générations, s'est transformée radicalement avec l'industrialisation et l'urbanisation » (p. 7) qui est ici présentée. Les « nouvelles fonctions » de la famille constituent le noyau de cette étude mais cela n'empêche pas l'auteur de faire un rapide retour en arrière. Le souci de considérer l'ensemble de la société canadienne fait en outre place aux multiples particularités ethniques que celle-ci comporte. C'est ainsi que les divers groupes de récents immigrés se voient consacrer quelques paragraphes où l'attention